

Les inscriptions du temps sur les cadrans solaires

Analyse d'un corpus de devises anciennes par la méthode Alceste

The marks of Time on sundials. Analysis of an age-old body of mottoes by Alceste

Jean-Marc Ramos et Max Reinert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/561>

DOI : 10.4000/temporalites.561

ISBN : 978-2-8218-0358-9

ISSN : 2102-5878

Éditeur

ADR Temporalités

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 1777-9006

Référence électronique

Jean-Marc Ramos et Max Reinert, « Les inscriptions du temps sur les cadrans solaires », *Temporalités* [En ligne], 1 | 2004, mis en ligne le 07 juillet 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/561> ; DOI : 10.4000/temporalites.561



Les contenus de *Temporalités* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les inscriptions du temps sur les cadrans solaires

Analyse d'un corpus de devises
anciennes par la méthode Alceste

Jean-Marc Ramos
Max Reinert

Les cadrans solaires anciens sont des objets de connaissance qui peuvent nous éclairer sur le rapport au temps dans les sociétés du passé. Leur étude se situe au carrefour de plusieurs approches. Conçues pour la mesure du temps, ces horloges ancestrales comportent souvent des figures et des inscriptions qui ajoutent à leur fonction instrumentale une valeur ornementale et, surtout, une dimension symbolique. Si les spécialistes de la gnomonique se penchent plus particulièrement sur les aspects techniques pour retrouver par exemple le plan de fabrication du cadranier ou contrôler l'exactitude de ses mesures, la prise en compte des autres éléments relève d'une double démarche plus familière aux historiens du signe : épigraphique pour le relevé des écritures et emblématique pour l'analyse de leur relation aux images. Du fait de cette richesse sémiotique, les cadrans solaires ne peuvent pas être traités comme de simples outils. L'apport de la devise leur donne une épaisseur humaine qui les fait entrer dans la catégorie des « œuvres », telle que la concevait le fondateur de la psychologie historique. Pour Meyerson, en effet, les œuvres sont des « objectivations » de l'action et de l'esprit des hommes qui « dépassent en durée, en solidité, en dimension, en valeur, en intensité, en force et productivité » l'acte individuel créateur, qu'il soit éminent ou non (1948, p.10). C'est là un point de convergence important avec les théories sociocognitives qui nous invitent, de leur côté, à sonder toute forme d'expression et de communication humaine afin d'y repérer les signes éventuels de représentations socialement partagées. Les relevés épigraphiques que nous ont légués les collectionneurs de devises peuvent être utilisés à cette fin, à condition d'en effectuer une manipulation rigoureuse. Notre étude porte précisément sur ce type de matériau : un ensemble de 752 inscriptions rassemblées, avec beaucoup de soin par Boursier, dans un livre paru en 1936 qui ressemble fort à un catalogue raisonné. Ce corpus a fait l'objet d'une analyse de contenu automatisée dont nous décrivons les étapes et présentons les résultats dans la partie empirique. Les données textuelles traitées ayant une morphologie particulière puisqu'elles relèvent d'un genre littéraire très codifié (celui de la devise), il conviendra

préalablement de rappeler les conventions sur lesquelles elles reposent au regard de la théorie classique des signes emblématiques et des pratiques beaucoup plus libres en usage chez les cadraniers. Mais commençons d'abord par retracer rapidement l'histoire du cadran solaire pour en montrer les usages sociaux.

Le cadran solaire : évolution historique et utilité sociale

Contrairement aux horloges mécaniques dont l'invention remonte à la fin Moyen Âge (Le Goff, 1977), le cadran solaire utilise, comme la clepsydre, un phénomène naturel pour mesurer le temps : le mouvement du soleil pour le premier (Savoie, 2001) et l'écoulement de l'eau pour la seconde (Goldberg, 2000). Il est bien difficile de savoir lequel de ces deux garde-temps est le plus ancien. Selon l'hypothèse partagée par la plupart des spécialistes, l'usage du cadran aurait précédé celui de la clepsydre mais le débat sur cette question reste ouvert (Opizzo, 1998, p. 13). La construction des cadrans solaires relève de la gnomonique¹. Le principe de leur fonctionnement repose sur trois éléments : une source lumineuse mobile, le *soleil*, projette une ombre par l'intermédiaire d'une tige appelée *style*, sur une *table* graduée en heures². C'est le *temps vrai*, déterminé par la course du soleil, qui varie selon le lieu et la saison. On l'oppose au *temps moyen* de la pendule et de la montre qui produisent des heures régulières, légalement instituées sur tout le territoire d'un pays³. Les horloges mécaniques ne se sont pas imposées dès leur apparition. Comme toute innovation, il leur a fallu du temps pour faire la preuve

¹ La gnomonique est « l'art de faire des cadrans solaires » (Baron de Rivières, 1877, p. 246). Ce terme a été forgé sur le mot grec *gnomon* qui signifie « indicateur » (Rohr, 1965, p. 17) ou encore « conseiller » et « celui qui sait » (Frazer, 1982, p.3) ; le mot *gnomon* est par ailleurs utilisé, dans la langue française, pour désigner l'élément indispensable du cadran qui sert à donner l'heure, c'est-à-dire comme synonyme du mot *style*.

² Pour une présentation plus détaillée de la technique qui varie selon le type de cadran (horizontal ou vertical) et qui nécessite la prise en compte de plusieurs paramètres (longitude, latitude, orientation, équation du temps, etc.), on pourra se reporter aux explications très claires, données par Gagnaire et Opizzo, en annexe de la réédition du livre du Docteur Blanchard (1996). Pour une connaissance plus approfondie de la science gnomonique, le manuel de référence est désormais le livre de Savoie (2001).

³ Il n'est pas question ici d'ouvrir un débat scientifique sur les propriétés de ces deux temps. On remarquera simplement avec Gagnaire (1996) que l'institution du temps moyen vise à résoudre le problème posé par l'*élasticité* du temps vrai : « Le temps solaire vrai, local, même amélioré par l'égalité des heures, présente le gros défaut de manifester les irrégularités qui affectent le mouvement apparent du Soleil et dont la conséquence est que tous les jours solaires ne mesurent pas exactement 24 heures même si en moyenne, telle est bien leur durée. La durée de 24 heures n'est pas la mesure d'un « tour » du Soleil mais la mesure de 365 jours dont on tire la moyenne ... Ainsi, il peut exister entre deux jours solaires consécutifs une différence maximale de 30 secondes, ce qui suffit à rendre le temps vrai inconciliable avec la précision des horloges depuis le milieu du XVIIIe ... Mais ces constatations ont conduit à concevoir un Soleil fictif (qui sera dit « moyen ») parcourant l'équateur et non plus l'écliptique, à vitesse constante et engendrant ainsi des jours solaires réguliers et égaux entre eux qu'on appelle jours solaires moyens ; ils sont subdivisés en 24 heures moyennes et 86 400 secondes moyennes ... La différence entre le temps solaire moyen et le temps solaire vrai porte le nom d'Équation du Temps (avec le vieux sens d'égalisation pour équation). Celle-ci enregistre en les cumulant les petits écarts

de leur fiabilité et obtenir une légitimité sociale. La fragilité des assemblages étant source de dysfonctionnements, elles tombaient fréquemment en panne et ne rassuraient guère sur leur efficacité. Il est même arrivé, en certaines circonstances, que les pendules à équation se convertissent au temps vrai (Landes, 1983, p. 192). En fait, les deux systèmes ont cohabité dans le *timescape*⁴ jusqu'à la fin du XIXe siècle, quelquefois d'une façon fort surprenante : « On ignore généralement aujourd'hui que jusque vers 1900 certains réseaux de chemin de fer français se sont servi de cet instrument [le cadran solaire] pour assurer le réglage uniforme des montres de leurs gares » (Rohr, 1965, p. 36). Et dans les communes trop isolées pour être desservies par ce nouveau moyen de transport, il est toujours resté l'instrument dominant. Ainsi, en 1870, les petits villages français des Alpes vivaient encore « à l'heure du cadran qui mesure le temps qui passe, comme la girouette le temps qu'il fait » (Ricou et Homet, 1984, p. 29).

Les origines du cadran solaire sont très lointaines puisque le plus vieil exemplaire connu date du règne du pharaon Thutmosis III qui vécut de 1501 à 1448 (Rohr, 1965, p. 17). Il aurait donc été mis au point par les Égyptiens, perfectionné par les Grecs et diffusé par les Romains lors de leurs conquêtes. Au Moyen Âge, l'usage du cadran est strictement religieux. On l'utilise dans les monastères pour marquer les heures canoniques, destinées à la prière et aux dévotions. En France, il faut attendre l'ordonnance de 1582, réglementant le métier de cadranier, pour qu'il soit reconnu d'utilité publique (Homet, 2000). Deux siècles plus tard, on trouve des cadrans un peu partout. Selon un commentaire de l'époque, l'empressement que chacun montre à s'en procurer prouve « leur utilité et leur nécessité » (cité par Gottelet et Camus, 1993, p. 6). Le cadran solaire représente l'horloge usuelle à la ville comme à la campagne. Dans les collèges des Jésuites, la gnomonique est enseignée en troisième année de philosophie, à des élèves de seize à dix-huit ans. Mais pour les paysans, l'intérêt de l'instrument solaire est surtout pratique. Il leur donne une heure en phase avec les rythmes de la nature, qui est « suffisamment exacte » pour effectuer les travaux des champs. Comme le note très justement Boursier, il répond chez « l'homme attaché à la glèbe », au besoin de « savoir l'heure avant même de savoir ce qu'est l'heure » (1936, p. 3). Dans ce monde où le travail s'effectue « sans hâte, du lever du jour à la tombée de la nuit » (Grossin, 1994, p. 128), le cadran solaire offre de nombreux avantages : « Il n'exige aucun entretien, il ne se remonte pas, il ne consomme aucune énergie. Il ne connaît aucune usure. Il peut, à l'inverse

quotidiens qui apparaissent entre le temps vrai et le temps moyen et qui vont jusqu'à provoquer un retard maximal du cadran de 14 min, en février, et une avance maximale du cadran en novembre, qui se monte à 16 min » (pp. 12-13).

⁴ Il s'agit d'une notion clé pour l'écologie temporelle (Adam et al., 1997 ; Adam, 1998). Le terme ayant été forgé sur le modèle de *landscape*, nous l'employons ici, dans un sens descriptif, pour désigner le paysage temporel qui caractérise une époque donnée.

des grands mécanismes d'horlogerie, être exposé au froid et au chaud. Il n'est pas limité dans sa taille, certains d'entre eux sont faits pour être visibles à plusieurs kilomètres » (Homet, 2000, p. 5). La mesure du temps vrai présente néanmoins quelques inconvénients quand il s'agit d'organiser la vie civile. Elle n'est possible qu'en période ensoleillée et ne peut servir d'élément fédérateur sur le plan politique, en raison de ses variations locales et saisonnières. Il lui manque, en fait, les deux principales qualités que les premiers sociologues reconnaîtront au temps social : une *perfection normative* et une *rigidité législative* (Ramos, 2000, 1997a). Ces problèmes ne seront résolus qu'au cours du XIXe siècle, avec l'instauration de l'heure officielle unique qui réglementait déjà la vie militaire : « Le temps moyen est adopté à Paris en 1816. Les horlogers accueillent avec joie cette nouvelle » (Gotteland et Camus, 1993, p. 18). Mais, en dehors de la capitale, l'heure locale reste tolérable. Son usage est même très tenace en pays de montagne, comme le montre la production de certains cadraniers. On s'est ainsi beaucoup intéressé à l'énigmatique Zarburla dont l'activité semble s'être concentrée, en grande partie, dans l'actuel département des Hautes-Alpes où l'on a pu retrouver 70 exemplaires des cadrans qu'il a peints entre 1832 et 1872 (Gagnaire, 1997)⁵. Malgré ces marques de fidélité à l'ancienne mesure du temps, la marche du progrès aura finalement raison de l'instrument solaire. Le coup décisif sera porté par l'extension des réseaux ferroviaires : « Pour le bon fonctionnement des chemins de fer, l'heure « de la capitale » a d'abord été juxtaposée à l'heure locale. Le cadran solaire n'avait qu'une aiguille, les horloges deux, on en ajouta une troisième... Puis l'heure de la capitale remplaça définitivement l'heure locale » (Boursier, 1936, p. 5). Par la suite, le développement de « l'horlogerie à bon marché », rendant inutile la mesure du temps vrai pour le particulier, entraînera la déchéance du cadran solaire (Blanchard, 1996, p. 9). Déchéance provisoire, car on assiste, depuis une trentaine d'années, à un regain d'intérêt pour la gnomonique. Les cadrans anciens sont désormais répertoriés, classés et rénovés, partout en France comme ailleurs. Les musées leur ouvrent les portes et les artistes se mettent à en créer. Des réalisations de prestige les ont popularisés auprès du grand public. Une industrie du cadran en pierre recomposée et de la copie d'ancien est même en train de naître⁶. Les raisons de cette renaissance peuvent s'expliquer par la vogue de l'écologie, la redécouverte du temps perdu et le goût moderne pour les antiquités : « À l'époque de l'horloge parlante, les cadrans solaires sont à la mode ! Ils nous rap-

⁵ La vie de ce cadranier italien est très mal connue. Elle a fait l'objet d'un roman (Rota et Floro, 1994). Quant à son œuvre, elle était jugée « décadente » en 1895 (Blanchard, 1996). Grâce aux restaurations récentes effectuées par Rémi Potey, le cadranier le plus talentueux des Hautes-Alpes, on sait aujourd'hui que ses cadrans étaient « justes », à trois minutes près.

⁶ Pour une revue des principaux inventaires réalisés en Europe depuis 1960, voir la bibliographie spécialisée d'Opizzo (1998, p. 105). Pour les autres aspects de la renaissance de la gnomonique, on

pellent la notion de temps et d'espace, le mouvement du Soleil, manifestent le désir de retour à un ordre des choses plus naturel » (Gotteland et Camus, 1993, p. 18).

En résumé, on peut distinguer quatre périodes dans l'histoire française du cadran solaire : l'âge d'or qui correspond aux XVII^e et XVIII^e siècles, suivi d'un déclin progressif qui s'amorce dès la fin du XVIII^e siècle ; à partir de 1900, commence une phase de stérilité gnomonique qui s'achève, au milieu des années 1960, avec le retour en grâce de l'heure solaire. Comment expliquer cette pérennité, si ce n'est par des qualités, résultant de fonctions multiples, qui dépassent l'efficacité d'un simple outil ? En s'adaptant à l'évolution des mœurs, le cadran solaire a montré toute l'entendue de ses significations en faisant preuve, en tout lieu et à chaque époque, d'une utilité sociale. Il fut d'abord l'instrument de référence pour la mesure du temps qui passe. Par la suite, il est devenu un élément décoratif permettant d'habiller une façade ou de décorer un jardin. Il est souvent perçu, de nos jours, comme une œuvre d'art qui donne un cachet esthétique ou un supplément d'âme à une vieille demeure. Mais surtout, il est resté, pour le bonheur des touristes d'aujourd'hui, le gardien d'une très ancienne tradition, celle qui invite les habitants et les passants à deviser sur la marche incessante du soleil : « Autant par son silence que par sa devise, le cadran nous incite à méditer, il est un excellent enseignement pour le sédentaire et pour le voyageur. C'est pourquoi on le plaçait sur les églises, les écoles, les mairies, les places publiques et aux croisements des routes » (Boursier, 1936, p. 7).

La notion de devise :

codification emblématique et spécificité gnomonique

La bibliographie sur les devises solaires des cadrans français est très pauvre en publications universitaires. Les travaux sur la question, qu'ils soient anciens ou récents, sont principalement l'œuvre d'érudits locaux, de spécialistes de la gnomonique, ou d'institutions patrimoniales, dont les visées sont surtout conservatoires. La recherche consiste alors à recenser les inscriptions encore visibles, à les décrire, à les commenter, voire à les classer pour les études les plus abouties. On considère généralement que la devise solaire se réduit au *motto*, c'est-à-dire à la brève formule gravée ou peinte qui figure sur la plupart des cadrans. Cette limitation épigraphique

peut citer : pour la conservation, les acquisitions récentes du musée du Louvre (*Le Monde*, 07/01/2000) ; pour la création artistique moderne, les cadrans de Max Elskamp (Michel, 1966) ou encore ceux de Jean Cocteau, d'Henri Goetz et de divers céramistes contemporains (Ricou et Homet, 1984, p. 30) ; pour les réalisations de prestige, le cadran monumental de l'aire de Tavel, sur l'autoroute du Sud (Opizzo, 1998, p. 91), le projet de table gnomonique sur la place de la Concorde (*Le Monde*, 15/06/1999), le concours organisé en 1980 pour la construction d'un cadran solaire à Sophia-Antipolis (École Nationale Supérieure des Mines de Paris, 1981) ; pour la fabrication industrielle, la société Artissime qui inonde, depuis une dizaine d'années, les boutiques en cadrans prêt à poser !

que l'on retrouve dans tous les dictionnaires modernes, comme en témoigne une récente revue des définitions usuelles (Bouchard, 1999), peut se discuter si l'on se réfère à l'histoire des signes. L'emblématique nous rappelle, en effet, que la notion de devise est clairement codifiée depuis le XVI^e siècle (Tesauro, 1992). D'après la théorie classique, une devise n'est *régulière* (ou *parfaite*) que si elle comporte deux parties : une *âme* et un *corps* liés par une relation de similitude⁷. En d'autres termes, cela signifie que le texte doit être associé à une image. Par cette rencontre du mot et de la figure, le message prend une dimension symbolique, mais sans jamais verser dans l'hermétisme pour permettre au lecteur-observateur de découvrir l'idée sous-jacente ou le concept (*concetto*) que veut exprimer le détenteur d'une devise. Ce dernier se montrera digne d'en posséder une, s'il respecte les règles fixées par la tradition : « La devise est un art discret : quelques mots, une image simple, un porteur distingué » (Paultre, 1991, p. 21). On aurait tort de croire que toutes les devises solaires ont été conçues dans l'esprit de l'emblématique classique ; en revanche, sur le plan morphologique, elles sont bien conformes à la codification. En effet, leur *âme* repose toujours sur un *corps* qui n'est autre que le dessin géométrique et parfois stylisé de la ronde des heures sur la table gnomonique. Le cadran perd ainsi son statut de cadre pour se transformer en figure cardinale du temps⁸. Il affiche le défilé des heures comme le calendrier donne à voir la succession des jours, des semaines et des mois⁹. À cette image publique du temps (le *corps* de la devise) dont la forme standardisée s'est imposée dans la représentation collective (Ramos, 1992, 1997b), vient s'ajouter le *motto* (l'*âme* de la devise) qui, du fait de sa variété, n'a jamais cessé de charmer les « collectionneurs » d'inscriptions.

Le nom de Charles Boursier est étroitement lié à cette activité qui compte désormais de nombreux adeptes parmi lesquels se trouvent rarement des spécialistes des temps sociaux¹⁰. En 1936, le collectionneur français a publié le résultat de ses

⁷ La similitude entre deux signes linguistiques permet de faire l'économie des termes de comparaison (ex. *le Roi-soleil* plutôt que *le Roi est comme le soleil*) ; c'est une métaphore. Pour des éléments de nature différente (association d'un texte et d'une image), elle permet de rendre la relation congruente. C'est pourquoi, selon le *Traité de l'art des devises* rédigé au XVII^e par Pierre Le Moynes, « la devise est similitude dans son essence » (cité in Paultre, 1991, p. 29).

⁸ Ce que confirme l'étymologie : « Le terme *cadran* est d'ailleurs une altération du mot « quadrant » et désigne le quart de cercle où se lit la hauteur d'un astre au-dessus de l'horizon. Par extension, ce mot est affecté aux instruments marquant l'heure » (Attali, 1982, p. 51).

⁹ Après Hubert (1909) et Durkheim (1912) pour qui le calendrier est une objectivation de la représentation collective du temps, Elias voit, dans les calendriers et les cadrans d'horloge, le « caractère symbolique du temps » (1996, p. 34). D'autre part, il est intéressant de noter qu'à la fin des années 1970, avec l'apparition des premiers affichages numériques sur les cadrans des montres à quartz, l'industrie horlogère suisse s'est posée la question des conséquences psychosociologiques d'un changement dans la perception et la mémorisation de l'heure (Bouillé, 1981).

¹⁰ C'est un regret que nous partageons avec Helga Nowotny. Elle l'a exprimé en 1994 dans un éditorial de *Time's News*, la lettre d'information que diffuse l'International Society for the Study of Time dont elle fut la Présidente pendant quelques années.

recherches dans un livre intitulé tout simplement, *800 devises de cadrans solaires*¹¹. Cet ouvrage a été rédigé durant la période de stérilité gnomonique pour plaider la cause de l'instrument solaire. Au moment de sa parution, le corpus de Boursier n'avait guère que deux concurrents sur le plan quantitatif : le catalogue du Baron de Rivières qui contenait 1024 inscriptions et devises horaires dont un certain nombre relevé sur des timbres d'horloge¹², et surtout la collection de l'anglaise Margaret Gatty qui n'a cessé de s'enrichir au fil des années pour finalement compter 1682 *mottoes*¹³. De nos jours, seul l'inventaire de la Commission des Cadrans solaires pourrait lui contester le titre de « Bible des devises » en langue française, que lui ont donné deux gnomonistes contemporains, (Gagnaire et Opizzo, *in* Blanchard, 1996, p. 43, note F). Cette commission est une section active de la Société Astronomique de France. Elle a été créée en 1972 pour remplir une double mission : « répertorier, à l'échelle nationale, les cadrans historiques ou dignes d'intérêt et tenter de sauvegarder les plus menacés d'entre eux » (Gotteland et Camus, 1993, p. 6). Son inventaire monumental, qui recense des cadrans avec ou sans devises, anciens et modernes, quand ceux-ci méritent d'être classés, comprenait 8090 pièces en 1992 et plus de 9000 en 1996. Il en contient un nombre beaucoup plus important désormais. En août 2002, ce nombre s'élevait à 16276 pour les cadrans français et à 1972 pour les cadrans étrangers (Gotteland, 2002, p. 13). La publication prochaine de ces données devrait nous renseigner sur le texte des devises qui ont pu être recensées. Face à un tel document dont la parution est très attendue par les spécialistes, les anciennes listes risquent de faire pâle figure, car leurs auteurs ont souvent travaillé de manière solitaire, avec des moyens limités, recueillant les inscriptions qu'ils trouvaient au hasard de leurs promenades, sans trop se soucier de faire des relevés ou des recherches complémentaires. Ce n'est pas le cas du catalogue proposé par Boursier, qui ressemble plus à un thesaurus qu'à un florilège de devises. En effet, les renseignements apportés par son livre permettent de replacer la plupart des inscriptions recueillies dans un contexte linguistique, gnomonique et historique particulier. Ainsi, lorsque l'information était disponible, les précisions

¹¹ Le dénombrement des devises donne un résultat inférieur à ce qu'annonce le titre. Ce qui s'explique par le fait qu'une même devise peut apparaître sur plusieurs cadrans (sa fréquence est alors supérieure à 1). Le corpus de Boursier contient, en réalité, 752 devises différentes.

¹² Le Baron de Rivières tenait la rubrique épigraphique dans le *Bulletin monumental*. Sa « collection d'épigraphie gnomonique » n'est pas facile à reconstituer car elle a été publiée, de manière épisodique, dans cette revue entre 1877 et 1885.

¹³ Margaret Gatty s'est intéressée d'abord aux emblèmes et aux proverbes avant de publier, en 1872, sa collection de devises (*mottoes*, en anglais). Elle l'a commencée en pleine période romantique, aux environs de 1835. On signale plusieurs rééditions de son livre : une seconde en 1889, une troisième en 1890 et surtout une quatrième en 1900 qui a été remaniée et largement augmentée par Eden & Lloyd. Boursier qui connaissait l'existence de ce livre, déplore, dans sa bibliographie, de n'avoir pu se le procurer (1936, p. 194). Il l'attribue d'ailleurs à tort au mari de Margaret Gatty, en raison du nom et surtout du prénom sous lequel l'ouvrage est signé : Mrs Alfred Gatty. On retrouve cette même erreur dans des publications plus récentes.

données sur le texte (langue, source, fréquence) ont été assorties d'une description précise du cadran (type, support, localisation, datation, propriétaire, cadranier) ; il est rare cependant d'y trouver des indications sur les motifs décoratifs. Quant au problème de la traduction (68% des devises sont en latin), il a été résolu par le collectionneur lui-même ; ce qui a pour effet de donner une certaine homogénéité à l'ensemble du recueil. Enfin, comme un bon nombre de ces devises a disparu du paysage gnomonique contemporain, le corpus de Boursier n'en a que plus de prix. Il présente, par conséquent, un réel intérêt pour une étude scientifique.

De quoi nous parlent ces archives ? Sont-elles structurées par des signes temporels ? Quelles sont alors les conceptions de la durée qui s'y sont cristallisées ? Pour répondre à ces questions, nous avons choisi d'utiliser la méthode statistique d'analyse de discours mise au point par Max Reinert. Mieux connu sous le nom d'Alceste, ce programme a été conçu pour traiter des données déclaratives, issues d'interactions sociales ou recueillies dans le cadre d'entretiens d'enquête. Les développements du logiciel ont toutefois permis d'envisager d'autres applications ; en particulier, dans le domaine littéraire, où l'analyse de textes poétiques très fragmentés, construits sur le modèle des proverbes bibliques, et par conséquent proches d'un recueil de devises, a donné des résultats fort concluants (Ramos et Reinert, 1995).

La méthode d'analyse :
le corpus et présentation d'Alceste

Le thesaurus de Boursier rassemble 752 devises, originellement en langue française ou traduites par un même interprète. Ces textes sont très courts puisqu'ils comportent en moyenne une dizaine de mots. Ils prennent sens en fonction de leur insertion dans un environnement plus vaste qui renvoie notamment au porteur de la devise et à l'iconographie du cadran. L'analyse proposée ici ne cherche à rendre compte que du sens impliqué par la réunion de ces devises en un même corpus. L'ensemble des 752 devises constitue le discours pris en charge par l'auteur du corpus comme lecteur-traducteur. L'ordre des retranscriptions dans le corpus est celui choisi par cet auteur (Boursier) ; l'impression de continuité y est très perceptible. Cette prise en charge est bien sûr déjà dans le fait de la traduction en français. Le corpus se présente comme fidèle à son objet puisqu'il est à la base des élaborations de l'auteur. C'est en tant qu'il lui sert de « données » que nous l'analyserons ici. Lors de la numérisation, opération préalable à l'application informatique, chaque devise a été séparée par un signe spécial (\$). Voici le début de la retranscription :

« Gloire à Dieu.\$
Rendons grâces à Dieu.\$
Tel il était au commencement.\$
À Dieu seul, honneur et gloire.\$
Il dure depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.\$
Son nom est antérieur au soleil.\$... »

Par exemple, « Gloire à Dieu » correspond à la première devise du corpus. Le caractère « \$ » indique un changement de devise. Dans « Tel il était au commencement.\$ », le pronom « il » reste ambigu puisqu'on n'a plus l'environnement de la devise (image, emplacement du cadran, destinataire). Le contexte implique cependant un effet anaphorique par l'ordre des devises sur un lecteur. Ainsi le « il » semble-t-il désigner « Dieu » comme le contexte induit à le faire penser. Peut-être l'auteur a-t-il d'ailleurs tenu compte de cet effet de contexte pour traduire ce qui est perdu de la situation ? On peut imaginer, par exemple, qu'une image symbolique de la divinité (un soleil, par exemple) soit associée à cette devise. D'où notre question : doit-on tenir compte de ces effets de contexte dans l'analyse ? En effet, au plan d'une analyse de discours, ces caractéristiques problématiques conduisent à deux options possibles, chacune ayant sa validité. Soit considérer chaque devise comme indépendante, soit considérer que l'ordre local entre les devises n'a pas à être négligé puisque des effets de l'environnement ont pu être traduits par des effets d'ordre de type anaphorique¹⁴.

On présentera d'abord quelques hypothèses de la méthode statistique d'analyse de discours utilisée : la méthode Alceste¹⁵. Il s'agit d'une méthode totalement informatisée qui prend comme données, non pas les discours, mais les textes (numérisés). Car les textes, pour redevenir des discours, doivent être pris en charge par un lecteur. De ce point de vue, un texte est la trace de discours possibles. Trace appauvrie, certes, car il manque ce qui donne la transparence immédiate à tout énoncé qui conduit à le vivre comme acte. C'est bien ce que l'on entend par prise en charge, fut-elle celle d'un lecteur, avec la scansion qui lui est propre.

L'hypothèse générale de la méthode reste basée sur la supposition selon laquelle le sens d'une lecture est triple (Reinert, 2003) : perçu, pris en charge, et représenté

¹⁴ Au plan méthodologique de l'analyse « Alceste », cette interrogation se traduit par le choix d'unités de contexte élargies (analyse double) ou bien le choix d'unités de contexte d'origine (alors égales aux devises : cas de l'analyse simple).

¹⁵ La méthode Alceste, créée par Max Reinert (1986) en prolongement de sa thèse, a d'abord été conçue dans le cadre de l'école Benzécriste de l'analyse des données. Elle s'est développée ensuite en contact avec des écoles de statistique textuelle (Lebart & Salem, 1994) et d'analyse de discours (Achard, 1997 ; Wald, 1999).

pendant la scansion du texte ; (1) perçu comme contenu immédiat ; (2) pris en charge par un sujet, ici et maintenant, sous l'influence de la situation (Achard, 1997) ; et (3) représenté, médiatisé par des concepts (notion de schématisation chez Grize, 1990). Ces trois modes du sens ne peuvent pas fonctionner séparément, mais on doit les distinguer conceptuellement. Notamment, il faut différencier la *notion de contenu* (mode 1) de *celle de représentation* (mode 3). Avec la méthode Alceste, nous proposons une modélisation restreinte de l'activité d'appropriation d'un texte par un lecteur : il s'agit d'étudier la distribution des « mots pleins¹⁶ » (marques du mode 1) dans les différents « moments » d'un discours (expression du mode 2) pour voir en quoi l'activité discursive se stabilise (trace du mode 3). Cela dit, il serait contraire à notre conception du sens de penser qu'on peut le modéliser intégralement. Il y a un réel du sens (lié au mode 2) qui ne peut se modéliser, réel qui ne peut se vivre que lors d'une lecture. Cela est à la base de notre conception de l'unité de contexte¹⁷. La notion de *mot plein* est également problématique comme marque d'un contenu même si on peut, opérationnellement, utiliser les noms, adjectifs, verbes et certains adverbes pour l'appréhender. L'objectif d'une analyse « Alceste » n'est pas la modélisation du sens, mais la mise en évidence d'une configuration plausible du signifiant pour le lecteur. Il s'agit de donner des moyens à l'interprète (qui connaît son corpus par ailleurs et ce dont il parle) de formuler des hypothèses plausibles (abduction). Par « plausible », nous entendons bien deux choses : d'un point de vue subjectif, ces configurations aident l'analyste à formuler des hypothèses dans un domaine qu'il connaît par ailleurs ; et d'un point de vue objectif, les différences entre classes d'associations sont suffisamment stabilisées statistiquement pour les rendre « perceptibles » et « interprétables » pour l'analyste. Ces deux aspects ne sont pas dissociables dans l'abduction, *car ce qui se stabilise n'est pas encore représenté*. Et il est clair, dans ce cas, qu'aucune mesure n'est dans la capacité d'exprimer exactement cette stabilité... puisqu'on n'a pas formulé précisément ce que l'on cherchait. C'est exactement en cela, que la méthode est *abductive*¹⁸ comme aide à la formulation d'hypothèses.

¹⁶ Par « mots pleins », on entend les noms, verbes, adjectifs, certains adverbes, par opposition aux « mots outils », comme les articles, pronoms, conjonctions, prépositions, etc.

¹⁷ Une unité de contexte sert à apprécier approximativement un moment discursif. Une unité de contexte n'est pas un énoncé, puisqu'il n'est pas pris en charge par un locuteur. Cette unité est simplement définie par un algorithme en fonction d'un certain arbitraire. Elle traduit la seule possibilité que les mots ainsi regroupés le sont possiblement en fonction d'un même contenu. Et de même, la rupture entre deux unités de contexte marque la possibilité d'une rupture entre contenus, d'une possible rupture dans la production du discours.

¹⁸ Pour Peirce l'inférence logique peut s'exprimer sous trois formes : la déduction, l'induction et l'abduction. En effet, pour Peirce la formulation d'une hypothèse est le résultat d'une inférence qui ne peut s'exprimer ni par une déduction ni par une induction (Peirce présenté par Deledalle, 1978).

Le traitement des données : description des classes et interprétation des résultats

Le corpus comprend 38647 caractères. Notons que cette précision est fictive donc trompeuse. On ne trouvera pas exactement le même nombre de caractères avec d'autres logiciels car la définition d'un « caractère » n'est pas exactement la même d'un logiciel à l'autre : par exemple, quel est le statut des « espaces », des « retours à la ligne », des tabulations, des voyelles doubles (« voeux » ou « vœux »), etc. ? Cette précision ne signifie rien en elle-même puisqu'on ne peut rendre compte de l'ensemble des décisions prises par le programme pour cela... Et le pourrait-on, cela intéresserait-il le lecteur ? Il reste que cette mesure est utile dans son imprécision : elle suffit à prendre conscience de la petitesse de notre corpus. Le nombre de formes distinctes s'élève à 1474... approximativement ; il s'agit des mots différents avec leurs désinences. Après réductions des pluriels et mise à l'écart des mots outils, il reste 148 mots présents plus de trois fois. Ce sont des mots retenus pour l'analyse comme étant susceptibles d'être des mots pleins. Ajoutons à cela, les 119 mots reconnus comme étant susceptibles d'être des mots outils qui ne seront pas actifs pour définir le classement mais dont on trouvera une trace lors de la description des classes.

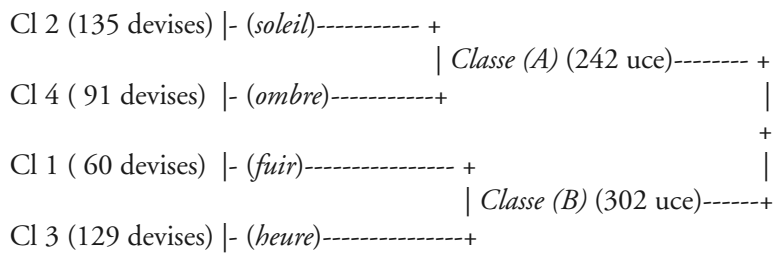
Nous avons effectué plusieurs essais en changeant notamment la grandeur des unités de contexte. Cela n'influe pas véritablement sur nos résultats aussi nous présentons l'analyse la plus simple à comprendre puisqu'elle prend comme unité de contexte, la devise. Un nombre relativement élevé de devises courtes a dû être éliminé du fait d'un faible taux de mots analysables¹⁹. Ainsi seulement 544 devises, soit 72 % des devises, ont été retenues. Elles regroupent les devises dont le vocabulaire est le plus habituel, le plus standard pour évoquer le temps.

Ceci revient à réduire le corpus à un tableau de données binaires comprenant 544 lignes (les différentes devises) et 148 colonnes (les différents mots pleins) avec à l'intersection d'une ligne et d'une colonne, « 1 » si le mot est présent dans la devise, et « 0 » sinon. Ce tableau est soumis à une classification descendante hiérarchique qui permet de différencier les classes de devises les plus contrastées, quant à leur vocabulaire d'un point de vue purement formel²⁰. La segmentation est descendante.

¹⁹ Un mot est analysable s'il est un mot plein présent dans au moins 3 u.c.e. distinctes. Il faut qu'une unité de contexte contienne au moins deux mots analysables pour introduire une cooccurrence...

²⁰ χ^2 du tableau des marges des deux classes maximum (Reinert, 1983).

Au premier pas l'ensemble des 544 devises retenues est distribué en deux classes (242 dans l'une et 302 dans l'autre). Aux pas suivants l'algorithme est appliqué à la plus grande des classes obtenues, entraînant la disparition d'un certain nombre de devises²¹. Sur nos données, cette analyse se résume au dendrogramme suivant, qui permet de distinguer deux classes mères (A et B), dont sont issues les quatre classes terminales que l'on nommera par le mot le plus significatif de la classe :



Analyse des deux classes mères

Ces deux classes répartissent les 544 devises retenues ainsi :

La première, (A) (242 devises), est associée au vocabulaire suivant²² :
soleil+, ombr+e, lumiere+, vie+, dieu+, style+, jour+, passe, luire., lev+er, immobil+e, terre+, gloire+, mouvement+, donn+er, ciel+, chose+, poussier+e, regle+, moyen+, seigneur<, mesur+er, an+, tourn+er, declin+, guide+, nom+, paraitre., plein+, homme+, fait, verite+, disparaitr, nuit+, repass+er, fuyant+, pass+er, beau+, dire.

La seconde, (B) (302 devises), est associée à :

heure+, dernier+, mort+, fuir., profit+er, venir., temps, aller., craindre., rapid+e, eter-nite+, pres+ent, pri+er, pens+er, travail<, heur+eux, compte+, savoir., mourir., pren-dre., fin+, vol+er, arrete+, devoir., vivre., faire., cherch+er, cach+er, perdre., annee+, dependre., fin+ir, sage+, approch+er, bonne+, favorable+, joie+, moment+, vouloir., marque+, surprendre., vis, avanc+er, voyageur+, instant+.

L'opposition entre ces deux mondes lexicaux est éloquente. Le vocabulaire spécifique de la classe (A) évoque un temps représenté, dont la mesure est liée à l'éternel

²¹ Du fait de la raréfaction des mots entraînant l'élimination des devises de petite taille.

²² L'ordre des mots est donné par χ^2 décroissant (proche de la notion de spécificité, voir Lebart & Salem, 1994, p. 171).

retour des astres (« soleil », « ombre », « lumière », « style », « terre », « mouvement », « ciel », « tourner », « nuit »), image même d'un monde ordonné, intelligible, supralunaire, métaphore de l'ordre divin (« dieu », « seigneur », « vérité »). Celui de la classe (B), au contraire, évoque davantage un monde subjectif, singulier, éphémère, le temps angoissant de la condition humaine ne pouvant être que vécu... Les trois mots les plus spécifiques de la classe (B) sont bien évocateurs de cette impossibilité à se représenter le temps : « instant », « dernier », « mort ». La dernière heure n'est-elle pas, pour chacun, le plus grand mystère ?

Les devises les plus représentatives de la classe (A)²³ :

*Comme l' #ombre de mon #style ainsi la #vie #passe tout en #paraissant #immobile\$
Le #soleil #immobile #tourne par le #mouvement de-la #terre\$
Que du #lever du #soleil jusqu' a son coucher, le #nom du #seigneur soit beni\$
Une #ombre qui #passe, voila notre #vie sur #terre\$
Comme l' #ombre ainsi la #vie #passe, que l'on croit #immobile\$
la #vie d' un #homme #passe comme l' #ombre\$
L' #ombre #passe et #repassse, et sans #repasser l' #homme #passe\$*

Les devises les plus représentatives de la classe mère (B) :

*Ici bas le terme est proche, la-haut c'est l' #eternite; #pense a ta #fin, le #temps #vole
#rapide\$
#Vis, #pense a la #mort, l' #heure #fuit\$
Lecteur, #fais ce-que tu #voudras, ton #heure #viendra, tu #mourras\$
#Prie, republique, que l' #heure ne te #surprenne, #rapide comme le vent\$
Le #temps #vole, l' #heure #fuit\$
L' #heure #fuit, l' #eternite s' #approche\$
#Arrete, l' #heure fatale #va #venir\$*

Pour préciser cette première impression sémantique, observons maintenant la distribution des mots outils qui n'ont pas contribué à la construction des classes : prépositions, pronoms, conjonctions, certains adverbes, les auxiliaires être et avoir (les articles ont été éliminés).

Associés à la classe A :

et, o, par, son, il, comme, suis, mes, il-se, sous, mon, je-ne, nos, sont, quand, sans, plus, votre, sommes, ses, mais, ainsi, ceux, mes, notre, tout, plus, tel.

Associés à la classe B :

ou, elle, car, ton, tu, te, toi, elles, aujourd'-hui, celle, ta, voici, ne, pour, c'est, il-faut.

²³ Par ordre de χ^2 décroissant (mesurant la distribution des « # »). Le signe « # » signifie que le mot auquel il est rattaché fait partie du vocabulaire significatif de la classe.

On remarque une relative opposition des marques de personnes entre les classes (A) et (B) : un plus grand nombre de marques de la première personne (« je », « mon », « nos », « mes », « notre ») dans la classe (A) et de marques de la deuxième personne (« ton », « tu », « te », « toi », « ta ») dans la classe (B). N'oublions pas que la mise en scène de l'heure conduit à faire de *Celui* qui ordonne le temps et montre l'heure (le Soleil), le « Je » du discours. La seconde personne est *celui* qui se soumet à l'injonction en regardant l'heure. Ainsi donc, l'opposition des deux classes est également une opposition entre *postures*, selon que l'accent est placé sur le locuteur ou l'allocutaire.

Analyse des quatre classes terminales

La classe mère (A) se divise en deux sous classes, les classes 2 (*soleil*) et 4 (*ombre*) du précédent dendrogramme, dont voici le vocabulaire caractéristique :

Vocabulaire caractéristique de la classe n°2 (*soleil*) (135 devises) :

soleil+, *lumiere+*, *dieu+*, *seul+*, *ciel+*, *seigneur<*, *luire.*, *terre+*, *mesur+er*, *lev+er*, *tourn+er*, *guide+*, *plein+*, *nuit+*, *mouvement+*, *nom+*, *verite+*, *regle+*, *beau+*, *donn+er*, *cadran+*, *marqu+er*, *chose+*, *midi+*, *solaire+*, *disparaitre.*, *jour+*, *pouvoir.*, *fait.*

Vocabulaire caractéristique de la classe n°4 (*ombre*) (91 devises) :

ombr+e, *vie+*, *passé*, *style+*, *homme+*, *poussier+e*, *pass+er*, *indiqu+er*, *moyen+*, *repas+er*, *fuyant+*, *precis+*, *vite*, *immobil+e*, *vrai+*, *an+*, *cours*, *jour+*, *mort+el*, *fleur+*, *montre+*, *revenir.*, *rest+er*.

La classe mère (A) est une trace du point de vue du *locuteur*, le « Je » du discours étant dans ce cas le « soleil », voire « Dieu », ou des équivalents (« lumière », « seigneur »). Son analyse met également en évidence une certaine forme d'opposition entre les deux sous classes. La classe n°2 fait référence au temps solaire, d'origine naturelle, d'essence divine et de forme cyclique, dont le « cadran » est l'instrument. En revanche, la classe n°4 renvoie au temps éphémère, celui de la « vie » qui « passe » comme l'« ombre » du « style » sur la table gnomonique. Cette opposition explicite l'ambivalence de la première classe (A). L'éphémère de la vie et l'instant présent sont cependant dédramatisés par sa représentation (l'ombre du style), du fait de son inscription dans une loi immuable de la nature ou la manifestation de la volonté divine. Voici les devises les plus significatives de ces deux pôles :

Devises caractéristiques de la classe n°2 (*soleil*) :

Que du #lever du #soleil jusqu' a son coucher, le #nom du #seigneur soit beni\$

Sans le #soleil le moulin #peut #tourner, sans lui je-ne-peux #marquer\$

Pourquoi sur ce #cadran #solaire ne voit on pas l' ombre ordinaire? C' est que, consacrant en ce lieu Tout notre temps a louer #dieu, il-faut pour le #marquer la plus noble

Les inscriptions du temps sur les cadrans solaires

*maniere, c'est d' emprunter au #Ciel un rayon de #lumiere\$
En #pleine #lumiere, toutes #choses sont vaines\$
Ce #cadrans exprime les ordres que #dieu envoie a la #terre\$*

Devises caractéristiques de la classe n°4 (ombre) :

*Ce n' est pas, o #mortels, cette #ombre ci qui #passe, sont vos #ans, sont vos #jours, qui ne font que #passer tous les #ans, tous les #jours l' #ombre #passe et #repasse, mais vos #ans et vos #jours #passent sans #repasser\$
Cette #montre par son #ombre nous #montre que comme #passe l' #ombre #passent nos #jours\$
Comme l' #ombre ainsi la #vie #passe, que l' on croit #immobile\$
La #vie d' un #homme #passe comme l' #ombre\$
Que tu vantes tu, #homme #mortel, pourquoi t' enorgueillir? demain peut-etre ne seras tu que #poussiere et #ombre legere\$
Souriante, la #vie #passe plus #vite que l' #ombre\$
Plus #fuyante que l' #ombre est celle #vie #mortelle qui nous plait tant\$
L' #ombre #passe et #repasse, et sans #repasser l' #homme #passe\$*

L'analyse de la *classe mère (B)* conduit également à distinguer deux nouveaux pôles²⁴ lexicaux, peut-être moins distincts, une part du vocabulaire caractéristique étant commun :

L'un est lié à la classe n°1 (fuir) (60 devises) :

fuir., pens+er, eternite+, vol+er, regard+er, dependre., temps, arrete+, approach+er, avanc+er, parl+er, dernier+, rest+er, passant+, mort+, craindre., fin+, voyageur+, heure+, annee+, moment+, retour+, pres+ent.

L'autre est lié à la classe n°3 (heure) (129 devises) :

heure+, profit+er, savoir., venir., rapid+e, pri+er, faire., marque+, heur+eux, favorable+, compte+, bonne+, vouloir., ecoul+er, pres+ent, aller., voir., mort+, enfuir., revenir., joie+, mort+el.

La posture d'énonciation suggérée par l'analyse de la classe mère (B), est orientée, comme on l'a vu, vers l'*allocutaire*. L'opposition mise en évidence dans l'analyse de la classe (A) entre un l'écoulement du temps représenté par la marche du soleil et son inscription dans l'instant présent, représenté par l'ombre du style, semble également transparaître dans la distinction des classes n°1 (fuir) et n°3 (heure).

²⁴ L'analyse factorielle sur les 4 classes, que nous ne présentons pas ici, indique nettement que cette opposition est moins importantes que la précédente (les classes n°1 et n°3 apparaissent dans le même cadran du premier plan factoriel, alors que le deuxième facteur oppose essentiellement la classe n°2 à la classe n°4).

L'écoulement du temps et l'instant de la lecture ne sont cependant plus représentés par l'opposition *soleil/ombre* mais appréciés selon un mode plus affectif. Par exemple, dans la classe n°1, ce mouvement du temps transparait à travers la présence de nombreux verbes : « fuir », « penser », « voler », « regarder », « dépendre », « arrêter », « avancer », « parler », « rester », « craindre ». Le temps dont il est question ici est celui qui est *éprouvé* et non celui qui est *objectivé* par l'ombre du style, temps éprouvé mais non maîtrisé, aussi bien dans sa fuite, en chaque instant de vie, que dans l'avènement de sa fin (la dernière heure). Les devises caractéristiques de cette classe n°1 concourent à dessiner une place de soumission pour l'allocutaire, d'acceptation du destin, qu'il exprime souvent sous la forme de déplorations.

Helas, tandis-que nous #parlons, le #temps #fuit sans #retour\$
Le #temps #fuit, l' #eternite s' #avance\$
Ici bas le terme est proche, la-haut c'est l' #eternite; #pense a ta #fin, le #temps #vole rapide\$
Pendant que je #parle, le #temps #fuit\$
Le #temps #fuit, #pense a demain\$
A me #regarder tu vieillis, #pense a ta #fin\$
D' un #moment l' #eternite #depend\$
Le #temps s' enfuit, la #mort s' #approche; o homme #penses y, #crains dieu\$
En #regardant l' heure qu' il-est songe a la #mort et tiens toi pret ne compte pas sur la premiere car tout #depend de-la #derniere\$

Le vocabulaire associé à la classe n°3 exprime cette même épreuve du temps, mais en fonction d'une autre posture. L'accent étant mit sur le mot « heure », ce monde lexical est plus lié à la perception de l'instant présent dont la maîtrise est recherchée : vouloir lire l'heure pour l'allocutaire ne dénote-t-il pas cette volonté ? Volonté bien dérisoire puisque sa dernière lui est inconnue. À défaut de maîtriser le temps peut-il du moins chercher à profiter de l'instant ? C'est autour de cette interrogation que semble se constituer le monde lexical de cette classe n°3 :

Tu ne #sauras l' #heure a-laquelle je #viendrai vers toi\$
Veillez, car vous ne #savez a quelle #heure #viendra votre maitre\$
#Bonne ou mauvaise, je #marque l' #heure, tant mieux qui rit, tant pis qui pleure\$
Toute #heure est #bonne pour #faire le bien\$
#Profite de l' #heure #presente\$
Saisis avec #joie les dons de l' #heure #presente\$
Que l' #heure #presente vous soit #favorable\$
#Profite, l' #heure ne #revient pas\$
Tu #vois l' #heure, tu ne #sais l' #heure\$

L'analyse présentée ici, semble bien évoquer, dans les préoccupations des auteurs et des porteurs de devises, un souci du temps. Basée sur les tendances répétitives de l'épigraphie gnomonique, notre lecture est certes privée de la référence aux images. Mais elle rejoint, sur l'essentiel, les observations faites sur le terrain, c'est-à-dire face aux cadrans, par Helga Nowotny, à la suite d'un séjour dans les Alpes françaises. Devant ces horloges du passé qui n'ont pas toutes résisté aux outrages du temps, elle déclare en effet : « *The writing and symbols that adorned them spoke of time situated between daily time and eternity ; others reminded the viewer that « it is later than you think », or that there is two sides to everything : time and life : the sunny side and shadows : lightness and darkness... It was the simplicity of these messages and the unintended evocation of there symbolism that I found intriguing* » (1994, p. 1).

Conclusion

Comme le montre le traitement de ce corpus par la méthode Alceste, les inscriptions solaires sont bien structurées par des signes temporels. La « sensibilité au temps »²⁵ est-elle pour autant « omniprésente » dans les archives de Boursier ? On ne peut l'affirmer car l'analyse automatisée de discours ne porte que sur l'information récurrente ; dans le cas présent, 28 % des devises ont été rejetées par le programme. Les devises traitées sont-elles régulières ? À cette question, on ne peut répondre que globalement, en se référant aux résultats de la classification²⁶. On constate que les messages reconnus comme les plus typiques, dans les deux « classes mères », se rapportent toujours, explicitement ou implicitement, aux figures du temps représentées sur le cadran. Un premier ensemble de textes renvoie à la marche incessante du soleil qui s'objective, sur la table gnomonique, par le défilé des heures et l'avancée de l'ombre. Ces images du temps qui passe, alimentent en retour une réflexion sur la condition humaine, le sens de la vie et la perspective de la mort, dont se fait l'écho une seconde catégorie d'inscriptions. L'étude du vocabulaire montre par ailleurs que cette sensibilité au temps est historiquement marquée. Elle s'exprime à travers un jeu de postures où l'énonciateur, le Soleil ou Dieu qui ne font qu'un pour l'emblématique²⁷, est l'instance qui ordonne et coordonne le temps sur terre, alors

²⁵ On trouve cette formule, notamment, chez Elias qui l'utilise dans son analyse du processus de civilisation. Il considère la « sensibilité au temps, omniprésente et toujours en éveil » comme le signe majeur par lequel on reconnaît les effets sociocognitifs et culturels d'un tel processus (1996, p. 29).

²⁶ Nous nous référons ici aux résultats de la première partition du corpus – la plus haute dans la classification descendante hiérarchique (cf. le dendrogramme) – car la perte d'information y est minimale : sur les 752 devises que contient le corpus, 544 ont pu être classées.

²⁷ Dans la codification classique des devises, l'image du soleil renvoie à la fois au père et à la divinité (Paultre, 1991, p. 30).

que l'allocutaire, celui à qui s'adresse le commandement, n'est autre que l'homme soumis à la puissance divine et aux lois de la nature.

Cette mise en scène de l'information nous rappelle que le temps est un produit de la religion, comme l'ont montré les premiers travaux sociologiques sur la question (Hubert, 1909 ; Durkheim, 1912). Bien que le cadran solaire ait contribué à la laïcisation du temps en traversant les époques, son épigraphie s'est montrée fidèle au sentiment religieux. Si le *style* donne l'impression d'être le doigt de Dieu, le *motto* n'est pas en reste car il porte souvent la marque du sacré. De nombreuses inscriptions sont ainsi tirées des livres saints ou conçues sur le modèle des *Psaumes* ou des *Proverbes*. Les devises latines en sont un bel exemple. Elles représentent près de 70 % de l'information dans le corpus étudié et, comme le remarque Boursier, « l'influence religieuse [y] est nettement prépondérante » (1936, p. 187)²⁸. Les gnomonistes ont toujours vu, dans les cadrans porteurs de devises, des « tableaux d'écriture » (Blanchard, 1996, p. 9) ou des « véhicules d'information » (Bouchard, 1999, p. 4). Mais ne serait-il pas plus juste de les considérer comme des vecteurs de représentations car c'est bien par la croyance que l'on tente de justifier l'ordre temporel dans l'épigraphie ancienne. Boursier nous donne une superbe illustration de ce théocentrisme dans la célèbre définition qu'il propose du *motto* : « La devise est le langage du cadran solaire, comme la lumière est son âme. C'est par la devise qu'il communique avec l'homme : *Qui emittit eloquium meum terrae* [C'est par lui que Dieu donne ses ordres à la terre²⁹] » (1936, p. 1).

Références bibliographiques

- Achard P., « L'engagement de l'analyste à l'épreuve d'un événement », *Langage et Société*, 79, 1997, pp. 5-38.
- Adam B. *et al.*, « Time for the Environment: the Tutzing Time Ecology Project », *Time & Society*, 6/1, 1997, pp. 73-83.
- Adam B., *Timescapes of Modernity*, London, Polity Press, 1998.
- Attali J., *Histoires du temps*, Paris, Fayard, 1982.
- Baron de Rivières, « Inscriptions et devises horaires », *Bulletin monumental*, 1877-1885.
- Blanchard R., *L'Art populaire dans le Briançonnais : les cadrans solaires*, Nyons, Artissime, 1996 (réimpression de la seconde édition : 1901).

²⁸ Conséquemment, il rejette l'hypothèse des folkloristes, en précisant : « Par ses inscriptions et ses devises, le cadran solaire, contrairement à ce que l'on pourrait croire, est rarement le reflet, l'écho de l'âme populaire et régionale, sauf pour les devises humoristiques, qui sont les seules spontanées, populaires » (1936, pp. 88-189).

²⁹ Traduction donnée par Boursier.

- Bouchard A. E., « Les devises des cadrans solaires au Québec : une étude », *Le Gnomoniste*, 2-5, mars 1999.
- Bouillé A-P., « Évaluation des affichages horlogers effectuée pour les processus de mémorisation et de perception », in M. Moulin (éd.), *Présent et futur de la psychologie du travail*, Issy-les-Moulineaux, Éditions Scientifiques et Psychologiques, 1981, pp. 277-291.
- Boursier C., *800 devises de cadrans solaires*, Paris, Berger-Levrault, 1936.
- Durkheim E., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Alcan, 1912.
- École Nationale Supérieure des Mines de Paris, *Concours de cadran solaire 1981*, Valbonne, Association Sophia Antipolis, 1981.
- Eden H. K. F. et Lloyd E., *The Book of Sun-Dials*, London, George Bell & Sons, 1900.
- Elias N., *Du temps*, Paris, Fayard, 1996.
- Frazer Julius T., *The Genesis and Evolution of Time*, Brighton, The Harvester Press, 1982.
- Gagnaire P., *Cadrans solaires en Savoie. (Trésor et secrets d'un inventaire)*, Lyon, Chez l'auteur, 1996.
- Gagnaire P., *L'équerre et l'oiseau ou l'art et la manière de Zarbula*, Lyon, Chez l'auteur, 1997.
- Gatty M., *Book of Sun-Dials*, London, George Bell & Dalby, 1872.
- Goldberg S. A., *La clepsydre. Essai sur la pluralité des temps dans le judaïsme*, Paris, Albin Michel, 2000.
- Gotteland A. et Camus G., *Cadrans solaires de Paris*, Paris, CNRS Éditions, 1993.
- Gotteland A., *Les cadrans solaires et méridiennes disparus de Paris*, Paris, CNRS Éditions, 2002.
- Grize J-B., *Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990.
- Grossin W., « Les temps de travail », in M. de Coster & F. Pichault (éds), *Traité de sociologie du travail*, pp. 127-144, Bruxelles, De Boeck Université, 1994.
- Homet J-M., *Cadrans solaires*, Paris, Massin, 2000.
- Hubert H., « Étude sommaire de la représentation du temps dans la magie et la religion », in H. Hubert et M. Mauss (éds), *Mélanges d'histoire des religions*, pp.189-229, Paris, Alcan, 1909.
- Landes D. S., *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris, Gallimard, 1983.
- Le Goff J., *Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1977.
- Lebart L. et Salem A., *Statistique textuelle*, Paris, Dunod, 1994.
- Meyerson I., *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, Paris, Vrin, 1948.
- Michel H., *Cadrans solaires de Max Elskamp*, Liège, Éditions du Musée Wallon, 1966.

- Nowotny H., «A Message from the President», *Time's News*, 24, 1, 1994.
- Opizzo Y., *Les ombres des temps. Histoire et devenir du cadran solaire*, Vannes, Burillier, 1998.
- Paultre R., *Les images du livre. Emblèmes et devises*, Paris, Hermann, 1991.
- Peirce C. S., *Écrits sur le signe* (traduit et présenté par Deledalle), Paris, Seuil, 1978.
- Ramos J-M. et Reinert M., « Les « mondes lexicaux » d'Arthur Rimbaud. Une application du logiciel Alceste aux Illuminations », in S. Bolasco, L. Lebart et A. Salem (éds), JADT, 1995, *Analisi Statistica dei Dati Testuali*, Roma, CISU, pp. 289-296.
- Ramos J-M., « Représentations et temporalités sociales », *Temporalistes*, 22, 1992, pp. 20-26.
- Ramos, J-M., « La version temporaliste du philosophe-poète Jean-Marie Guyau : du temps de l'ordre à la poésie du temps », *Sociétés*, 58, 1997, pp. 57-68.
- Ramos J-M., « La vie à contretemps : de la gestion des désynchronisations aux représentations du temps », *Information sur les Sciences Sociales*, 36, 1997, pp. 61-80.
- Ramos J-M., « De la restructuration d'un temps social : l'aménagement des rythmes scolaires en France », *Les Cahiers de L'IRSA*, 4, 2000, pp. 165-177.
- Reinert M., « Une méthode de classification descendante hiérarchique », *Les Cahiers de l'Analyse des Données*, 3, 1983, pp. 187-198.
- Reinert M., « Un logiciel d'analyse lexicale : ALCESTE », *Les Cahiers de l'Analyse des Données*, 4, 1986, pp. 471-484.
- Reinert M., « Le rôle de la répétition dans la représentation du sens et son approche statistique dans la méthode Alceste », *Semiotica*, 2003.
- Ricou P. et Homet J-M., *Cadrans du soleil*, Marseille, Jeanne Laffitte, 1984.
- Rohr R. R. J., *Les cadrans solaires. Traité de Gnomonique théorique et appliquée*, Paris, Gauthier-Villars, 1965.
- Rota A. et Floro M., *Les soleils de Zarbula*, Digne les Bains, Paul Keruel, 1994.
- Savoie D., *La gnomonique*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.
- Tesaurus E., *L'idée de la parfaite devise*, Paris, Les Belles Lettres (Édition originale : 1629), 1992.
- Wald P., « Classes d'énoncés, dimensions modales et catégories sociales dans ALCESTE », *Utinam*, 1/2, 1999, pp. 303-24.

Résumé : Jean-Marc Ramos et Max Reinert : *LES INSCRIPTIONS DU TEMPS SUR LES CADRANS SOLAIRES. Analyse d'un corpus de devises anciennes par la méthode Alceste.* La sociologie temporaliste ne s'est guère intéressée à l'épigraphie du cadran solaire. Nous tentons de réparer cette lacune en montrant que les devises constituent de précieuses archives pour la recherche sur

Les inscriptions du temps sur les cadrans solaires

les temporalités. Après une brève présentation du cadran solaire, de son évolution historique et de son utilité sociale, nous abordons la question des devises en comparant les usages gnomoniques aux règles de l'emblématique. L'étude empirique porte sur un volumineux recueil, constitué au début du XXe siècle, par un collectionneur français (Boursier, 1936). L'analyse de ce corpus par la méthode Alceste débouche sur une catégorisation des données en deux, puis quatre classes de signification, qui témoignent toutes d'une « sensibilité au temps ». Celle-ci s'exprime à travers un jeu de postures, renvoyant face à face un énonciateur qui ordonne le temps et un allocutaire qui le subit, non sans déploration. Cette mise en scène de l'information, où les rôles majeurs sont tenus par la divinité et le sujet humain, nous amène à conclure sur le théocentrisme des devises anciennes, et, conséquemment, sur les traces du religieux dans la représentation du temps.

Mots clés : Alceste ; Analyse de discours ; Cadrans solaires ; Devises ; Gnomonique ; Représentation du temps ; Statistique textuelle ; Temporalités.

Summary: Jean-Marc Ramos and Max Reinert : *THE MARKS OF TIME ON SUNDIALS. Analysis of an age-old body of mottoes by Alceste.* Temporal sociology has not taken much interest in the epigraphy of sundials. We are attempting to redress this lack by showing that mottoes constitute precious archives for research into temporalities. Following a short presentation of sundials, their historic evolution and their social utility, we approach the question of mottoes by comparing gnomonic usage to emblematic rules. The empiric study is based on a voluminous collection, made up at the start of the 20th century, by a French collector (Boursier, 1936). The analysis of this corpus by the Alceste method leads to a categorisation of the data into at first two and then four classes of significance, which all bear witness to a 'sensitivity to time'. This is expressed through a game of postures, bringing face to face an enunciator who orders time and a speaker who suffers this, not without deploring it. This staging of information, where the major roles are taken by divinity and a human subject, lead us to conclude on the theocentricity of the ancient mottoes, and consequently, on the traces of religion found in the representation of time.

Key words: Alceste; Discourse analysis; Sundials; Mottoes; Gnomonic; Representation of time; Textual analyses; Temporalities.

Auteurs : Jean-Marc Ramos, I.R.S.A., Université de Montpellier III.
Max Reinert, C.N.R.S.-Printemps, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines.